

ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

GIORNALE DI LETTERATURA
COMPARATA.

COMPARATIVE LITERARY
JOURNAL.

PERIÓDICO DE LITERATURA
COMPARADA.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE LITERATUR.

TIDSSCHRIFT VOOR VERGELIJKENDE LETTERKUNDE.

C'est un idéal pauvre, un idéal peu élevé, de n'écrire que pour une seule nation : quant à l'esprit philosophique, il lui repugne de respecter de pareilles bornes. Il ne saurait faire haute près d'un fragment — et la nation, même la plus importante, est-elle plus qu'un fragment ? Schiller.

Szerkesztik és kiadják : DR. BRASSAI SÁMUEL és DR. MELTZL JUGÓ.

Írótlársak. (Collaborateurs.) Koltzoff-Massalsky Helén hercegnő, szül. Ghika hercegnő (Dora d'Istria) a Párisi „Földrajzi társ.” tiszteletbeli tagja stb. Firenzében. — Dr. Schott Wilhelm, egyet. tanár Berlinben. — Dr. Minckwitz J. egyet. tanár Lipcsében — D. Cassone Giuseppe magántudós Notoban (Sicilia) — Dr. Hóman O. egyet. tanár Kolozsvárt — Imre Sándor, egyet. tanár ugyanott — Szamosi J. egyet. tanár ugyanott — Dr. Szilasi G. egyet. tanár ugyanott — Dr. Teza Emilio egyet. tanár Pisában — Rapsárdi M. egyet. tanár Cataniában — Cannizzaro T. magántudós Messinában — Mayet P. a cs. jap. Bioin Toko egyetem tanára Tokióban (Yédo.) — Dr. Wessely J. E. magántudós Lipcsében — Dr. Scherr Johannes, műegyetemi tanár Zürichben — Dr. Avenarius R. egyet. tanár Zürichben — Dr. Fracastori G. magántudós Veronában — Marziale Th. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban — Don Ramon Leon Matinez, a „Crónica de los Cervantistas” főszerkesztője Cádizban — Dr. Weske M. egyet. magántanár Dorpatban — Stauff-Simiginovics, cs. k. tanár Czernowitzban — Nisi Kánta Chattoptókyja Lipcsében — Butler E. D. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Dr. Wernicke H. k. tanár Bornában — Dr. Dahlmann R. a „Zeitschrift des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung” szerkesztője Lipcsében. — Welter E. az „Akad.-sprachwissenschaftlicher Verein” elnöke Lipcsében. — Mitelli Domenico tanár Avolaban (Sicilia.) — Anderson Rasmus a Wisconsin-University tanára Madisonban (Amerika E.A.) — Don Larrivera N. magántud. Granadában. — Dr. Romualdo Alvarez Espino, a „Real academia gaditana” főtítkára, Cádizban. — Gierse A. a „Deutsche Dichtung” szerkesztője Münsterben. — Hart H. a „Deutsche Dichtung” másik szerkesztője ugyanott. — Hart J. magántudós Münsterben. — Dr. Oman V. az „Allehande för folket” szerkesztője Örebroban (Svédországban.) — Kerschner J. a „Litterar. Verkehr” és a „Deutsche Bühnengenossenschaft” szerkesztője Berlinben. — De Beer Taco H. a „Noord en Zuid” szerkesztője Amsterdamban. — Dr. Betteloni V., magántudós Veronában. — Patuzzi G. L., tanár Veronában. — Thorsteinsson Steingrímur, magántudós Reykjavikban (Izland). — Don P. de Mass, magántudós Cádizban. — DeBenjumes Diaz, a Lissaboni k. akadémia levelező tagja Londonban. — Baynes James, a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban — Podhorsky L. s. m. t. akadémia levelező tagja Párisban. — De Spuches di Galati J. herceg, az „Accademia delle scienze” elnöke Palermóban. — Jochumsson M. a „Thjóðhólfur” kiadó-szerk. Reykjavikban (Izland.) — Dr. Teichmann A. egyet. tanár Baselen. —

GIUSTI ET PAUL HEYSE.

Gedichte von Giuseppe Giusti, deutsch von Paul Heyse — mit einem Anhang Vittorio Alfieri als Satiriker — Vincenzo Monti. Berlin 1876.

Il fut dans nos littératures européennes une époque où l'on pensait qu'il était suffisant d'avoir bien compris un ouvrage poétique pour en donner une traduction satisfaisante. On avait grand soin de rendre chaque mot par son équivalent, et l'on s'efforçait de reproduire exactement l'ordre des pensées et des mots de l'original. On se contentait de photographier la phrase se souciant peu, en général, du sentiment et du mouve-

ment de l'ensemble. On a commencé de la sorte par traduire dans plusieurs langues Homère, Virgile, Horace et ensuite une foule de poètes anciens et modernes. Les pauvres lecteurs en parcourant ces traductions là s'imaginaient tellement d'avoir devant les yeux ces grands maîtres qu'ils s'étonnaient beaucoup en se sentant parfois, en les lisant, plus disposés à l'ennui qu'à l'admiration. En effet les traductions de ce genre à force d'être très exactes, très fidèles, et, si on ose le dire, géométriques, demeuraient bien froides et bien plates de manière qu'on osait à peine les reconnaître. Pareilles à

ces portraits qui reproduisent fidèlement les traits particuliers du visage, rien ne leur manquait que la ressemblance. L'inspiration, l'agilité, la souplesse, le naturel leur faisaient défaut. Le corps on le distinguait encore, mais l'âme n'y était plus. Ce qu'on osait appeler un poète n'était bien souvent que la momie d'un poète bien desséchée et embaumée avec art par quelque litterateur ou par quelque philologue, quand elle n'était tout à fait transformée par le galimatias monstrueux des rhéteurs et des cuistres. Car les vrais poètes, à proprement parler, à part d'ignorer d'ordinaire les langues étrangères, ne s'en mêlaient point n'ayant pas assez de patience et de sang froid pour suffoquer leur génie instinctif et leur élan impétueux dans ces dissections anatomiques. La fleur des champs en passant dans l'herbier du botaniste gardait parfois sa physionomie mais elle avait changé sa fraîcheur naïve et sa couleur splendide dans une pâleur uniforme, ayant perdu en même temps toute sa suave odeur. C'était là la période primitive de tentative et d'ébauche, mais elle devait bientôt toucher à sa fin. Les poètes mal satisfaits de ces informes déguisements des plus grands maîtres commencèrent à sentir vivevent le besoin de s'abreuver à la source même des chefs-d'oeuvre des autres nations et dès qu'ils eurent goûté leur beauté fraîche et originelle l'art de traduire était née. Ils ont compris que c'est surtout par le sentiment, par le mouvement, par la vie qui l'anime que se relève l'individualité d'un poète bien plus que par le fond même de la pensée, par l'image ou par le mot. Ils ont été persuadés qu'il fallait sentir la même vie, respirer le même air, se laisser agiter par les mêmes émotions, vivre des mêmes pensées. Ils ont demeuré con-

vaincus que s'il ne suffit pas de comprendre un poète pour le goûter, il s'en faut pour qu'on l'ose aborder en qualité de traducteur. Ils ont deviné qu'il n'y a que les poètes pour comprendre le langage des poètes et pour être à même d'en rendre toute la force et la beauté dans un autre idiome. On s'est pénétré de cette vérité que pour reproduire l'oeuvre d'un homme inspiré il faut presque se métamorphoser en lui jusqu'à renoncer un instant à sa propre individualité. Ils sentirent qu'il fallait saisir le moment de l'inspiration pour laisser croître dans une autre langue des poèmes soutenus par la même force, embellis par la même grâce, ayant toute l'allure spontanée qu'ils auraient apporté en sortant de la plume même de l'auteur. Une bonne traduction doit refléter son original comme la surface plane et transparente d'un lac reproduit ses alentours sans en troubler l'image par ses ondulations. Partant elle aura soin de garder autant qu'il lui sera possible le rythme et la disposition originelle des rimes qui sont comme les notes musicales à l'harmonie desquelles la pensée cadence ses pas et qui déterminent le mouvement plus ou moins prononcé d'une pièce quelconque. Elle ne se permettra pas, ainsi que l'on fait si souvent, de délayer une pensée énergique ou une image gracieuse dans un labyrinthe de phrases superflues, et dédaignera de changer l'essor de l'aigle contre le rampeement tortueux d'un reptile ou le bond du tigre contre le pas mesuré de l'éléphant. Une telle traduction n'aura pas seulement transplanté un chef-d'oeuvre dans une atmosphère nouvelle, mais elle aura en même temps enrichi d'un livre original sa propre littérature. Sans s'attacher aucunement au mot elle tâchera de tout reproduire dans la manière qui convient

le mieux au génie de la nouvelle langue et saura deviner quel eût été le nouvel ordre et les nouvelles phrases que l'auteur lui-même aurait peut-être choisi pour représenter sa pensée sans l'altérer ni l'affaiblir. Il en resultera de la sorte un travail qui, sans côtoyer de près les détails minutieux, réussira d'une parfaite ressemblance par l'ensemble, par la vie, par le style, quoique par-ci par-là il ne pourrait peut-être pas soutenir une analyse rigoureuse sans offrir toute l'apparence de s'en éloigner en mille petites nuances. Toutefois ces petites libertés qu'il osera prendre seront pareilles à des sentiers détournés qui sauront mieux conduire au but le traducteur loin de l'en écarter. Elles n'iront pas pourtant jusqu'à déguiser certaines manières spéciales de dépeindre la pensée que l'on ne peut effacer sans que la force, la beauté et la grâce disparaissent tout à fait.

La traduction de Giusti que nous avons maintenant sous les yeux est un travail justement dans le genre que nous venons d'indiquer. Il ne fallait moins d'un poète tel que Paul Heyse et d'une langue telle que l'allemande, si riche et si variée dans ses expressions et qui a l'immense avantage de pouvoir grouper plusieurs idées dans un seul mot, pour s'acquitter dignement de la tâche très-difficile de reproduire dans un idiome étranger un poète aussi débordant de pensées et d'images, aussi plein d'esprit, de sentiment et de grâce que l'élu de notre muse nationale et populaire. Ce penseur profond, cet observateur délicat, cet esprit élevé et synthétique, ce noble cœur toujours rempli de l'amour de son pays, cette tristesse secrète qui est au fond de toutes ses pièces et qui s'épanouit dans l'amertume d'un sourire, cette raillerie fine, incisive et profonde, tout cela,

dis-je, a été complètement photographié par le vaillant poète allemand qui a su se transformer et revivre dans celui de Monsummano. Si nous n'étions pas obligés de ménager l'espace que l'on nous prête ici avec tant d'indulgence*) nous céderions volontiers à la tentation d'en rapporter quelques strophes prises au hasard pour satisfaire à la curiosité de nos lecteurs. On pourra rencontrer quelque part dans cette traduction des idées un tant soit peu affaiblies, des images quelquefois altérées, des phrases méconnaissables, mais le fond de la pensée et du sentiment de chaque strophe de même que le souffle de vie qui l'inspire demeurent intacts. Ce sont là des nuances intraduisibles et caractéristiques qui ne font jamais défaut dans les auteurs qui se font remarquer par leur originalité dans la pensée aussi bien que dans la forme. Le traducteur qui n'a pourtant pas omis de nous en avertir connaît cela beaucoup mieux que toute critique. Ce volume qui contient toutes les pièces poétiques de Giusti, hormis peut être une quarantaine des moins considérables, est précédé par une excellente étude sur la vie et sur les poésies de Giusti, et suivi par des aperçus critiques sur la satire d'Alfieri et sur les poésies lyriques de V. Monti, contenant la traduction de quelques pièces tirées des ouvrages de ces deux poètes. Le volume se termine par l'ode de Manzoni, *il Cinque Maggio*, dont la traduction allemande ne rappelle celle du grand Goethe que pour la faire tantôt oublier; quant à nous nous ne connaissons de traduction allemande des nos poètes qui surpasse celle-ci en fidélité et en spontanéité. Aussi nous n'hésitons pas

*) Mondja inkább: szivünköl ezer örömmel! C'est à dire: avec tant de plaisir! Szerk.

d'en recommander la lecture aux allemands qui ne connaissent pas l'italien et aux italiens qui comprennent l'Allemand. Ils en chercheraient en vain une autre qui reproduise mieux que celle-ci un auteur italien si ce n'est la traduction allemande de notre Leopardi récemment tentée avec un immense succès par le même Heyse. Ainsi grâce à ce dernier, à Lauscht à Lessmann et à quelques autres vailants écrivains, notre littérature contemporaine, inconnue en Allemagne, il y a une vingtaine d'années, commence à y devenir populaire de même que notre littérature ancienne. Il suffit de rappeler que la *Divina Commedia*, depuis les premières traductions jusqu'à celles de Streckfuss, Philaethe, Kannegiesser, Wilte, Pfeiderer et Bartsch, vante presque une trentaine de traducteurs sans compter une bibliothèque entière d'études d'histoire et de critique sur le Dante, sa vie, son oeuvre et son siècle. —

Messine, 25 Août. 1877.

T. C.

O PERUI

költemény töredék. Magyarra fordította
Podhorszky Lajos.

Az Incaház utóda, Garcilasso de la Vega által Peru évkönyveiben megörzött régi költemény töredék:
*Sumak ñusta*¹⁾ Szép Urihölgy!

¹⁾ *Avendaño*, spanyol terítő pap, az Inca-néphez tartott (XVI. század elején) egyik beszédében, melyben az emberi nem-, faj- s nyelvkülönbségét magyarázza, egy ó perui regét idéz, mely a *ñusta* szóra némi világot vet:

Avendaño idézett beszédét először fordította europai nyelvre P. L. — úgy tiszta nyelv-irálya, mint azon finom paedagogicus modora kedvéért, melynek erejével tudta a magasabb nyelvtudású pap az eredeti nép figyelmét egy 16 nyomtatott lapnyi hosszú beszédében leigézni oly tárgy felett, melyről ma sem birna bármely elhírhedt egyházi szónok, oly alapos, értelmes s kedélyes értekezést intézni az europai nyelvtudású közönséghez:

*Turallaykim
Puyñuykietam
Pakhircayan,
Hinamantarak?
Cununumun²⁾
Illapantak.
Camri ñusta!
Unuykicta
Paramunki,
Mayñinpiri
Chi chi munki,
Ritimunki
Viracocha³⁾*

Édes véred
A korsódat
Törte ketté,
Mi lón ebből?
Ég dörög és
Szór villámot.
Te Urihölgy!
Vized hagyd
Permetezni,
Néha, néha
Kő esőben,
Hóban húlni.
Virakócsa

*H'uk machukunam ari
ñincu: ña llollapacha-
cuti yalliptinmi hanakp'a
chamanta kimsa runtu ur-
mamurcan, ñapak ñinmi
c'ori runtu carcan, cay
c'ori runtamantam Curaca
cuna p'ac'arimurcan.
Is'kayñekenmi c'ollki runtu
carcan, caymantam
ñust'acuna yurimurcan:
kimsañekenmi cana anta-
runtu carcan, caymantam
mi huakin yanca runacu-
na llac' simurcan. Cayhi-
nam h'uk machuykichik
cuna rimancu.*

*Cunan lapuscaykichik,
churicuna, Curacacuna
chiuchichu c'ori runta-
manta p'acarimunancu-
pak? Manachu cayta ri-
may asucuypak cascanta
ric'unkichik?*

Őseitek egyike azt mondja: miután az ö-zönviz megapadt volna, három tojás esék alá az égről, az első arany tojás vala, s ebből az arany tojásból eredtek fejedelmek. A második tojás ezüst tojás vala, s ebből származtak az úri hölgyek (a ñusták). A harmadik tojás ércz-tojás vala, s abból lyukadtak a többi jobbágyok. Így regélnek némely őseitek.

Népies ironiával folytatja az elmés szónok: Ha immár kérdehetnétek, fiaim, vajon fejedelméitek madár alakban keltek-e ki a tojásból? Nemde nevetésesnek találánatok, ki ezt vitatná?

²⁾ *Cununumum* helyett *Cununumut* kell írni, a hibát nem vette észre a Perui nyelvemlékek füzetében Tschudi ur, bátor helyesen írta szótárában.

³⁾ *Viracocha*, a Mély Tenger, a perui Cosmogoniában, úgy látszik, fő szerepet játszik, a légtünemények az ő szavától függnek: a mese a tenger közepette álló fin Wainámóinire emlékeztet, kinak a hullámból kiemelt térdén költött s eltört tojásból lón az ég, a föld és naiv feledékenység segítségével a tenger is.

<i>Pacha-rurak,</i>	Földteremtő
<i>Pacha-camak,</i>	Alkotótól,
<i>Cayhinapak</i>	Ezen tisztre
<i>Churasunki,</i>	Teremtétel,
<i>Camasunki.</i>	Választatál.

GIOCONDA.

*Domenico Milelli. Gioconda. Ragusa.
1877*)*

It was hardly likely that such a decided school of painting as the modern Roman-Spanish could grow up in the midst of the Italians without striking some sympathetic note in their literature. The „Gioconda“ of Signor Milelli is not only a note, however, but a very sweet strain, as full of the latest Italian art as Palmaruoli's pictures are of Calabrian sun and shadow. Signor Milelli has given his heroine all gladness in her name, but in her life there is only the bitter sorrow of a beautiful nature, fallen and redeemed, that nothing can purge from the verjuice of memory. In choice of subject Signor Milelli reminds us a little of Alardi's exquisite idyl to his mistress. But Signor Milelli, if he wants the delicate touch of the older writer, has a boldness that Italian poetry has lately somewhat lacked. The description of the low haunt where the writer meets the heroine could not be more graphically treated and clings forcibly to the memory. This key of horror is essentially Spanish — not the Spanish of poetry, so much as the Spanish of pictury that has produced Ribera and Goya. The tone of sadness, however, is thoroughly sweet and Italian. Towards the end, the poem rather degenerates into sentimentality; but Italian writing is at present in a sentimental key and Signor Milelli must be praised for having

*) S. Bibliographie p. 263.

thrown off so many shackles, as it is. The story itself is a most sad one; perhaps a little morbid, but a touch of disease is never far from the subjects of Fortuny, and anything is better than the subtle self speculation of such writers as Patuzzi. Signor Milelli is most happy in his imagery, and sudden touches of sweet if not glad colour light up the general despondency of the whole work; we quote: — *E tu giacevi*

Nel fior degli anni tuoi gelida morta;

Mentre lieta di luce e di profumi

Feconda sempre gioventù dall' anno

Tutta intorno ridea la primavera.

London.

Theo. Marziale.

IRODALMI SZEMLE.

INLÄNDISCHE BEVUE. — BELFÖLDI SZEMLE.

— Deutsche Quellen über magyarische Gegenstände pflegen in der Regel zwar unvergleichlich besser als die anderer Nationen, aber immerhin noch falsch genug unterrichtet zu sein; schon aus dem einfachen Grunde, weil die vermittelnde deutsch-ungar. Presse bloss die beiden Extreme des blüthen Racen-Antagonismus (S. D. Tageblatt) u. der urteilslosen Selbstliebe (P. Lloyd.) kennt. Um so bewunderungswürdiger erscheinen daher z. B. lexical. Hilfsmittel der deutschen Litteratur, wenn sie ein objectives u. richtiges Urteil in dieser Richtung sich wahren. Ein Werk dieser Art, von dessen übrigen bewunderungswürdigen Vorzügen wir ganz absehen, ist „*Meyers Handlexicon des Allg. Wissens*“ (Hildburghausen, Bibliogr. Inst. 1872) dessen 60 000 Exx. der I. Aufl. bereits vergriffen sind, indem in diesen Tagen die 2. verm. Aufl. angekündigt worden ist. Gegen ein solches riesenhaftes u. doch portatives Werk, das im eigentlichsten Sinne des Wortes *unbezahlbar* ist u. bleibt, erfüllt man eigentlich nur eine Pflicht der Dankbarkeit, wenn man zu seiner noch grösseren Vervollkommnung u. Verbreitung sein Scherflein beiträgt. Während des Lustrums, da dieses Werkes I. Aufl. unausgesetzt als einer unserer unentbehrlichsten u. besten Freunde auf unsrem Schreibtisch bereit stand, ist es uns nur selten Auskunft schuldig geblieben. Wir unsererseits haben darin bei tagtäglichem Gebrauch nur die f. 42 Artikel vermisst: *Benecke* (Philos.) — *Bosworth*. — *Balamer*. — *Dioskorides*. — *Dunlop*. — *Durandarte*. — *Festus*. —

Fessler. — *Hahn K.* — *Hillebrand* (Litterarh.) — *Herrig.* — *Kechua.* — *Klettke H.* — *Knittelvers.* — *Lehmann J.* — *Loredano.* — *Marcellus Burd.* — *Malthus.* — *Martianus C.* — *Mineckwitz J.* — *Müller W* (Gött) — *Parker Th.* — *Priscianus.* — *Priscus Rh.* — *Pomponius M.* — *Procopius.* — *Rask.* — *Rambouillet Hôtel.* — *Reichlin-M.* — *Schleicher.* — *Schliephake.* — *Saint R. Taillandier.* — *Stirner M.* — *Strabo.* — *Thorpe.* — *Trophonios.* — *Unger* (Jur.) — *Urdu* — *Venantius F.* — *Viehoff.* — *Wernicke* (Epigr.) — *Viollet Le D.* — Ausserdem sind uns noch 2 Lapsus c. aufgestossen, S. 1629: „Codex aureus“ und S. 1737: „untere Drau.“ Schliesslich bemerken wir, dass der Artikel *Petőfi* durchaus falsch ist, u. u. A. die von gewissen *Petőfi*-„Übersetzern“ fabrizierten Büchertitel anführt. — Diese Hinweisungen sollen, wie gesagt, bloss ihr Scherflein zur Verbesserung des Textes beitragen u. können selbstverständlich nicht den geringsten Tadel involviren einem so grossartigen Werke gegenüber, das wir unseren Mitarbeitern u. Lesern, die es noch nicht besitzen sollten, angelegentlichst empfehlen möchten.

* *Bem apó* (= *Papa Bem*) ist der Titel von *Ko'oman Thalys* sehr gelungenem Zeitgedichte, das im *Pesti Napló* v. 16 Oct. erschienen ist. Der naive Volkston, welchen der Sammler alter ungarischer historischer Volkslieder u. Balladen am besten zu treffen weiss, unterscheidet dies Gedicht sehr zum Vorteil von den Hunderten ähnlicher Producte, welche heutzutage in Ungarn begreiflicherweise sehr stark im Schwange sind.

** *L. Podhorszky* in Paris, Mitglied der ungar. Akademie, unser g. Mitarbeiter, der kürzlich *Hermann* u. *Dorothea* in ital. Hexametern übersetzt hat, veröffentlicht jetzt die *Ilias* in altfranz. Sprache. (Paris, *Maisonneuve*.)

PETŐFIANA.

VII.

QUIVERING LEAVES.

(Zu unserer *Petőfi*-Polyglotte. Vgl. S. 250.)

A bird flew here to rest;
The leaves still quivering move:
Thus tremor thrills my breast;
At thought of thee, my love.

I think of thee, my Love;
For thou art dear to me:
Though all the world I rove,
I find no gem like thee.

The Danube brimming flows,
Yea, e'en o'erfloods the fields:
No bounds my passion knows;
To naught my ardour yields.

Oh! lov'st thou me, my rose,
Who fondly thee adore?
No parent truer shows,
Nor e'er could love thee more.

When last with thee alone,
Thou lovedst me, I know:
Warm shone the summer sun;
But, ah! 'tis winter now.

Feel'st thou no loving thrill,
Heav'n's smile yet o'er thee shine!
But, if thou love me still,
Unnumbered joys be thine!

London.

E. D. Butler.

SYMMIKTA.

MAGYARISCHES VOLKSLIEDER.

(Grösstenteils bisher noch in keine Sprache übersetzt*.)

XXV.

(Erdélyi a. a. O. 267.)

Jetzt verlern' ich schon das Sprechen,
Darf das Schweigen gar nicht brechen,
In der Fremde nur ein Stummer, —
Ob mein Herz auch bricht vor Kummer.

Mutter, wollt ihr jetzt mich sehen,
Müsst nach *Debreczin* Ihr gehen:
Wo man die Rekruten kleidet,
Ihre Lockenhaare schneidet.

XXVI.

(Ib. 265.)

Rinnen mag der Mutter Zähre,
Wann ihr Sohn beim Militäre;
Mag ihn stündlich todt nur nennen,
Tag und Nacht um ihr nur flennen.

Rinnen mag der Mutter Zähre,
Wann ihr Sohn beim Militäre;
Wer ist Schuld an dissem Allem?
Nun, der grossen Herrn Gefallen.

*) Bezieht sich auch auf die früher publizierten Lieder.

ΦΡΟΝΤΙΣΤΗΡΙΟΝ.

Iα.

Warum ist die sogenannte patriotische (Nationalitäts- u. Kriegs-) Lyrik berechtigt u. bis zu welchen Grenzen? (Vgl. S. 315. u. 344.)

(Übersetzung aus dem magyar. Ms.)

Wer hätte nicht bereits seine schwache Stunde gehabt, wo er an patriotischer, ja politischer Lyrik sich weidlich ergetzend, Göthes bekanntem Verdikte Trotz bieten zu können glaubte? Wer aber hätte hinterher nicht deutlich herausgeföhlt, dass solche Lyrik stets inferior bleibt derjenigen Poesie gegenüber, welche das Allgemein-Menschliche vertritt? . . . Nun frägt sich: Warum u. bis wohin ist die fragl. Lyrik gleichwohl berechtigt? —

Vom höchstem metaphys:sh-ethischen, ja selbst nur christlichen Standpunkt, erscheint jeder patriot. Ausbruch selbstverständlich als Unrecht, das man seinem Nations-Nächsten zufügt. In der Tat gibt es kein sichereres Kennzeichen wahrer höherer Bildung, als Vermeidung aller patriotischen (sowie auch der übrigen confessionellen, namentlich religiösen) Ausbrüche im Leben — aber wohl-gemerkt: nur im Leben! Was uns jedoch im Alltagsverkehr abstoßend erscheint, das muss uns im Reiche der Dichtung, belebt vom freien Spiel der Phantasie, gleichsam als berechtigtes Surrogat unserer an die Civilisation verlorenen tierischen Leidenschaften gestattet sein. (Analoga gewähren andre Sitten: Tanz etc.) Wäre die Welt in concreto eine sittliche Anstalt, so bedürfte es allerdings gar keiner Patriotiepoesie, oder Mord-, Schwert-, Pulver- u. Kanonen-Lyrik. Nachdem aber einerseits Goethe (Sprüche) richtig bemerkt: „Die empirisch-sittliche Welt besteht grösstenteils nur aus bösem Willen u. Neid,“ was nichts ist, als das uralte οἱ πλεῖστοι κακοί; nachdem andererseits diese Majorität, insoweit sie als intellectualer Faktor sich geltend machen möchte, in der Regel von dem heimlichen Bewusstsein einer unerträglichen Nullität gepeinigt wird; so tritt die gewöhnliche menschliche Sitte als Strohmann eines ideal-sittlichen Zustandes ein: sie heiligt die Nationalitätslyrik u. macht den Zustand jedes Einzelnen erträglicher, indem sie ihm u. a. die Nationalität, als ein kostbares Gut, verleiht. Jetzt kann jeder Nullmensch stolz in die Brust sich werfen: als X-er, oder Y-er! Und leider tut er es heutzutage mehr als jemals. Es scheint, als ob aller Hass u. Fanatismus, welcher in früheren Jahrhunderten auf dem Gebiet der Religionsfragen sich ungeheuer breit machen durfte, in unserem Jahrhundert auf dem der Nationalitätsfragen wiederkehren will. Und doch klebt jedem, selbst dem reinsten Patriotismus immer noch etwas Abderitisches an, was freilich nur dem feineren Gefühl zum Bewusstsein kommt. (Man vergl. neben Aeusserun-

gen Göthe's, solche Lessing's von der Vaterlandsiebe, als „heroischer Schwachheit“ etc. Die Modernen freilich anders; z. B. Auerbach (Tausend Gedanken): „Es erscheint als Hochmut sich nicht an dem polit. Leben seines Volkes u. s. Zeit zu beteiligen; näher besehen ist es aber nur Kleinmut.“ Soll dies einen Sinn haben, so kann es sich nur auf die nicht politisierenden Dichter beziehen, wo es dann aber nach dem Obigen in der Tat nur eine aesthet. Mäuseherrschaft decretirt. Man denke sich Lessing, Goethe mit „Kleinmut“ behaftet, im Gegensatz zu unsren Mode-Tendenzromantikern, denen folgerichtig Grossmut zu vindizieren!) Jene psycholog. Tatsache beweist aber auch, dass wir Culturmenschen zunächst Bürger einer grösseren Gemeinde sind, als des durch farbige Schlagbäume begrenzten u. vor grauen Zeiten von unsren Vorfahren mit grausiger Geltendmachung aller sieben Todsünden „eroberten“ (d. i. — s. Voltaire!) Vaterlands. (Dans toutes les guerres il ne s'agit que etc. V. Musste nicht vorerst eine praehistorische, wohl finnische Race mit Stumpf und Stiel ausgerottet werden, ehe sich unsre von Hunger hierhergetriebenen Vorfahren festsetzen konnten?) Darum mochte Lamartine so schön sagen: „Nations, mot pompeux pour dire barbarie! l'amour s'arrête-il etc?“ — — Und doch bleibt es — Unrecht den Kosmopolitismus realisieren zu wollen! Schon deshalb, weil er als ein Schlaraffenland nur ein Böses gegen das andere vertauschen würde; vorausgesetzt nämlich, dass er überhaupt mehr wäre als ein blosses Gedankending oder Nirgendheim. Wir Menschen sind nun einmal dazu verurteilt: entweder Göthescher Hammer, oder Amboss zu sein. Es kann sich also höchstens nur darum handeln: das Unrecht möglichst einzudämmen. Nun aber dürfte es hiezu im Verkehr der Völker kaum ein geschickteres Mittel geben, als grade — die Nationalitätslyrik. Die Leidenschaften toben sich hierin gleichsam theoretisch aus u. dieser theoret.-offensive Patriotismus kann sehr wohl den praktisch-offensiven ersetzen, oder verhindern — aber freilich auch mitunter entflammen! — Und hiemit ist nun zugleich der 2. Teil unserer Frage implicite beantwortet. Alle patriot. Lyrik ist demnach im Allgemeinen bloss bis zu der Grenze berechtigt, wo sie als Ersatz für den praktisch-offensiven Patriotismus oder als Sporn zu dem praktisch-defensiven dient. Übrigens ist keine Gefahr vorhanden, dass jemals eine rein offensive und lediglich invective Kriegslyrik auch nur vor den simpelsten aesthet. Anforderungen auf die Dauer bestehen könnte.

Kolozsvár.

M.

BIBLIOGRAPHIE.

(Enthaltend alle vergleichend-litterarischen Nova u. a. Werke, welche der Redaction zugesandt, bez. von ihr angeschafft worden sind und nach Möglichkeit besprochen werden sollen.)

- Jochumsson M.* (Hefir Islenzkadh.) Macbeth. Sor-galeikur (Tragedia.) Útgefendur Nokkrir Menn í Reykjavík 1874 kl. 8^o 104.
- Thorsteinsson Steingr.* Gilsbakka-Ljóðh, kvaedi. Reykjavík, 1877. Prentsmihja „Ísafoldar“ Sigm. Gudmunsson. 12^o, 12.
- Helgason Jónas.* Söngvár og kvaedi með tveimur og Thremur röddum, útgefandi. 1. Hepti. Reykjavík. Prentudh hjá Einari. Thórharsyni. 1877. 8^o VI+56.
- The Melbourne University Calendar* for the academic year 1876-77. Melbourne: Print. for the Un. by John Ferrer, Government Printer 1876 kl. 8^o XI+244.
- Bertolè A.* La Presa di Troja. Poema di Triflido-ro Egiziano. Per la prima volta dall' originale greco fedelmente trad. in prosa italiana ed annotato. Milano, Bignami Ed. 1877. 8^o 109.
- Katscher L.* Gesch. der engl. Litteratur von *H. Taine* Deutsch bearb. u. mit Anm. versehen. Autoris Ausgabe I. Bd. Die Anfänge u. die Renaissance-Zeit Leipzig. J. Günther 1877. 1. Lief. 8^o 96.
- Schlüter J. Dr.* Die französische Kriegs- u. Revanchedichtung. Eine zeitgeschichtliche Studie. Heilbronn, Gebr. Henninger 10. 1878. kl. 8^o, VII+86.
- Vapereau G.* Dictionnaire Universel des Littéra-tures etc. Paris Hachette & Cie. 1876-1877. gr. 8^o X-XII. fascicule (f. 100-110). pp. 1858-2096 Philémon-Zyrène. (Schluss.)
- Félicx C. y Sobron* Los idiomas de la América Latina. Madrid, Eduardo de Medina Ed. (O. J.) kl. 8^o, 137.
- Schott W.* Über den Stabreim bei Finnen und Tartaren. Berlin. 1877. („Auszug, aus den Monatsber. d. k. Akademie d. W.“ Sitzung d. histor.-philos. Classe v. 7. Mai.) kl. 8^o p. 233-238.

CORRESPONDANCE.

— Melbourne. *Pres. Prof. St.* Our best thanks for the honour you and the Chan. have shown to us in sending us two copies of your highly interesting Cal. We have written to you immediatly 5/XI. — Yédo. M. Aus Dai

Nipon 1/XI. das erste Lebenszeichen von Dir. Über den vermeintl. grossen Unterschied zw. Vgl. Litt. u. Vgl. Litteraturgeschichte siehe S. 56. — Dr. J. Frauenstaedt machte noch darauf aufmerksam (in einem Privatschreiben an mich,) dass es „verglichene“ Litt. heissen müsste, (anal. dem franz. Litt. comparée.) Aber der allgemeine Sprachgebrauch kennt nur die Analogie „vergleichende“ Philologie, Mythologie etc. Von uns irrthümlich hingesetztes Dr. werden wir streichen. Besten Dank für die schönen Sendungen u. herzl. Grüsse über den stillen Ocean. *H. M. — J. & Th. Reykjavik (Island.)* We have written to you. — *Basel Prof. T. Längst* geschrieben u. \times band ges. — *Berlin Dr. N.* Mit Vergn. — *Buda-pest Prof. — t.* — Köszönet! Mai sz. első cik-kének szerzőjétől hozza jövő számunk. Csak: „most“?! (sc. cs. t.) — *Zürich.* Gratulieren zu A!

Zu unsrem Grübelistikum (*ΦPONTIETH-FION*) Für dieses Erste Mal ist die Redaction so frei, das Wort zu ergreifen; schon weil sie das Thema selbst vorgeschlagen. Je mehr Widerlegungen, resp. Zustimmungen von unsren Mitarbeitern einlaufen, desto grösser soll unsre Freude sein. (S. die Bedingungen S. 315.)

Előfizetőink mai számunkhoz mellékelve kapják az I. kötetünk correctebb czimlapját.

Unsere Leser und Abonnenten erhalten heute ein neues, correcteres Titelblatt zum I. Bande.

Olvasóinkhoz. *Lapunk* megjelen minden másod héten, a szünetű Julius és Augustus kivételével; félévénként legalább is 10 ives füzetben. Ara egész évre 6 frt., félévre 3 frt., mely összeg leg-czélszerűbben 5 kros postautalványon küldhető: Az Ö. I. L. kiadóhivatalához Kolozsvárt, Főtér, Tivoli.

Le Journal de littérature comparée paraît deux fois par mois (le quinze et le dernier) à l'exception des vacances (Juillet et Août). Prix d'abonnement à l'étranger -- par an 15 fr.; six mois: 7 fr. 50.

Tartalom. T. C. Giusti et P. Heyse 329 l. — Phodhorszky L. O. Perni Köteménytörődék. Magyarra ford. 335 l. — Marzials Th. Gioconda of Milelli 337 l. — Irodalmi szemle. (Inlánd. Revue.) 338 l. — Petőfiána VII. Butler Quivering leaves. (Reszket a bokor.) Zu unser Petőfi-Polyglotte. 340 l. — Symmikta. (Magyar. Volkslieder, grösstenteils bisher noch in keine Sprache übersetzt. XXV-XXVI.) 340 l. *ΦPONTIETHPION* (M. Warum ist die sogenannte patriot.- Nationalitäts- und Kriegs-Lyrik berechtigt u. bis zu welchen Grenzen?) 341 l. — Bibliographie 343 l. — Correspondance 343 l. —

Szerkesztő és kiadóhivatal (*Bureau de rédaction et administration*): Kolozsvár, (*Clausenbourg*) Transilvanie (*Hongrie*), Főtér, Tivoli.